Les écuries de Napoléon : une parenthèse dans l'histoire de l'équitation ou la chance d'un renouveau ?

Charles-Éloi Vial

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9707>

DOI : 10.4000/insitu.9707

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Charles-Éloi Vial, « Les écuries de Napoléon : une parenthèse dans l'histoire de l'équitation ou la chance d'un renouveau ? », *In Situ* [En ligne], 18 | 2012, mis en ligne le 01 août 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9707> ; DOI : 10.4000/insitu.9707

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les écuries de Napoléon : une parenthèse dans l'histoire de l'équitation ou la chance d'un renouveau ?

Charles-Éloi Vial

Introduction : 1789-1815, un vide historiographique ?

- 1 Si la fin de l'Ancien Régime est unanimement présentée par les historiens du cheval comme l'apogée d'une équitation à la française, pratiquée notamment dans les manèges royaux de Versailles¹, la période suivante semble particulièrement peu étudiée, pouvant même passer pour un véritable vide historiographique. Pour la Révolution et l'Empire, on n'évoque souvent que les réquisitions de chevaux, les charges héroïques de Murat et les montures gelées lors de la campagne de Russie. Sous la plume de nombreux historiens de l'équitation évoquant la période allant de 1789 à 1815, la tradition de l'enseignement équestre mise au point au XVIII^e siècle semblait alors comme en attente du retour des Bourbons pour reprendre son cours.
- 2 Cependant, la réalité semble plus complexe. Plutôt que d'envisager la période napoléonienne comme une parenthèse, on peut aussi la considérer comme un nouveau départ, une période de synthèse combinant différents aspects de la tradition équestre à la française, envisagée à la fois comme un atout stratégique et un attribut du pouvoir. Comme l'a dit dernièrement Daniel Roche : « dans le personnage et la légende de l'Empereur se croisent et s'enchaînent avec une force accrue les dynamismes de la raison cavalière, ceux de la production, ceux de l'utilisation militaire, enfin ceux de l'art équestre »². Le cadre de la cour impériale, où, dès 1804, les Grandes écuries renaissent sur le modèle de celles de Louis XVI, avec des moyens et une ambition importantes, semble particulièrement propice à un renouveau de l'équitation passant par une relecture, un réapprentissage des usages interrompus par la Révolution, et par leur progressive

appropriation et réinterprétation, destinée à créer une structure utile au présent et porteuse de promesses pour l'avenir.

Napoléon et les chevaux

Un produit de l'enseignement équestre de l'Ancien Régime

La culture équestre de l'Empereur

- 3 Il est de nos jours difficile d'évoquer la figure de Napoléon à cheval en raison des nombreux filtres imposés par l'imagination des artistes, qui passent en quelque sorte d'un extrême à l'autre, du cavalier surhumain de David³ à celui, à l'air plus maladif, peint par Delaroche⁴. Plutôt que de se focaliser sur les représentations, il vaut mieux l'envisager avant tout comme un cavalier endurant⁵, mais montant sans principes et sans élégance.
- 4 Napoléon était pourtant passé par de bonnes mains puisqu'il avait été élève de Jacques-Amable d'Auvergne à l'École Militaire de Paris, maître qui « réunissait toute la perfection du plus rare talent ; admirable sur les chevaux dont la finesse exigeait une grande précision, il se montrait sur tous un grand maître, et il n'en était point qui ne fut embelli par sa brillante exécution.[...] Il enseignait avec le même succès, et tous ceux de ses élèves qu'il a pu instruire, seulement trois années, ont eu du talent ; et s'ils ne l'ont pas conservé c'est qu'ils ont cessé d'exercer »⁶. Napoléon avait de plus suivi ses cours à une période passionnante, au cœur des controverses avec l'École de Versailles sur la position du cavalier, sur la position des jambes et l'utilisation des mains, débats alimentés justement par d'Auvergne et par Montfaucon, qui enseignait à l'École des Chevaux-légers. Les théories de d'Auvergne, reprises par Boisdeffre en 1788, permettent de se faire une idée de ce que Napoléon a appris. Selon Boisdeffre, c'est l'assiette, ou équilibre du cavalier dans sa selle, qui « est la partie la plus essentielle de la position du cavalier », qu'on lui apprend au pas, puis au trot, et sans étriers. Plus précisément :

« Les fesses doivent être placées au milieu de la selle, la ceinture rapprochée du pommeau. Les cuisses, allongées par leur poids, posent sur leur plat sans effort. Les jambes tombant sous le genou, les étriers doivent en porter en totalité le poids. Le corps sera placé d'aplomb sur sa base, grandi de toute sa hauteur perpendiculaire, les bras libres, la tête haute, sans être renversée [...]. La jambe droite porte le cheval à gauche, elle le contient et le soutient à droite. La jambe gauche produit les effets contraires. Les deux jambes, fermées également, déterminent l'animal en avant, soutiennent son action et l'accélèrent. La tension égale des deux rênes retient le cheval, l'arrête et le fait reculer. La rêne gauche, à gauche, redresse les épaules et les dirige vers ce côté. Lorsque la tension de cette rêne est de gauche à droite, elle fait tourner le cheval⁷. »
- 5 Napoléon, toujours en selle, fréquemment victime de chutes et manquant d'allure à cheval, dut doublement sentir, comme militaire et comme Empereur, que sa formation de six mois avait été trop courte et incomplète. Elle ne lui laissa probablement que le souvenir d'un enseignement d'élite et la conscience de ses propres lacunes, qui le renvoyaient à la situation préoccupante de la formation des cadres de l'armée, encore aggravée par la Révolution.

Un mauvais cavalier représentatif de son époque

- 6 En évoquant l'enseignement de l'équitation à l'époque de la Révolution, Antoine d'Aure, dans son *Cours d'équitation*, parle de la « promptitude avec laquelle il devint nécessaire de former les officiers », en définissant la période comme « une école de circonstances » où il ne fallait que six jours pour former un cavalier, et où l'équitation « consistait donc, à peu d'exceptions près, à laisser marcher les chevaux librement. Une fois assuré sur la selle, le cavalier apprenait souvent autant par instinct que par précepte, la manière de conduire son cheval ; fermant ses jambes pour le faire marcher, tirant la bride pour l'arrêter ou diminuer sa vitesse ; il laissait flotter les rênes quand il allait à peu près ». Le comte d'Aure force quelque peu le trait, mais l'instruction des troupes à cheval était effectivement organisée en six leçons sous l'Empire⁸. De là à imaginer que chaque leçon ne durait qu'une journée, il n'y a qu'un pas, qui n'a pas dû être franchi partout.
- 7 Bien que résultant d'une formation antérieure à la Révolution, la maladresse de Napoléon en selle reflète curieusement les difficultés de la Convention, du Directoire puis du Consulat à mettre en place un enseignement équestre valable : toujours selon d'Aure, « deux générations [étaient] en présence, l'une n'ayant pas appris, l'autre n'ayant pas le temps d'apprendre »⁹. En plus du problème directement lié aux conditions de la transmission, l'étude des maladresses de Napoléon à cheval pose aussi le problème du matériel utilisé par les militaires, conçu pour une utilisation subtile des différentes aides.
- 8 Comme sous l'Ancien Régime, dans l'entourage de Napoléon, et par ailleurs comme dans toute l'armée, on utilisait des selles rases¹⁰, avec des fontes¹¹, bloquées par un collier de chasse, et une bride avec un mors à fort passage de langue, très sévère pour le cheval, doublée par un filet à mors simple. Ce type d'équipement n'encourageait pas à pratiquer une équitation raffinée. À l'examen de l'iconographie, on constate que Napoléon ne se servait pas correctement de ses deux rênes, et qu'il laissait les rênes courtes sur l'encolure au lieu de s'en servir pour contrôler en douceur sa monture. Une peinture actuellement conservée au musée Marmottan-Monet¹² montre ainsi l'Empereur tirant trop sur les rênes longues de son cheval, qui relève la tête dans un geste de défense.
- 9 Les témoignages sur la pratique de l'équitation de l'Empereur abondent. Pour une dame d'honneur de l'Impératrice, « il montait à cheval avec habitude, mais sans grâce. On lui dressait des chevaux arabes qu'il préférait, parce qu'ils s'arrêtent à l'instant, et que, partant tout à coup, sans tenir sa bride, il fût tombé souvent si on n'avait pris les précautions nécessaires. Il aimait à descendre au galop des côtes rapides, au risque de faire rompre le col à ceux qui le suivaient. Il a fait quelques chutes, dont on ne parlait jamais »¹³. On retiendra, parmi ses chutes les plus mémorables, celle du 23 juin 1812, alors qu'il était en reconnaissance sur les bords du Niémen en compagnie de Berthier, Duroc et Caulaincourt, où le cheval *Gonzalon* fit un écart, effrayé par un lièvre. Le cavalier désarçonné en fut très assombri¹⁴. De même, à Trianon en mars 1813, une grosse frayeur suite à une chute de cheval le rendit morose pendant plusieurs jours et refroidit un temps son ardeur à la chasse¹⁵.
- 10 Ses chutes s'expliquent aussi par un certain goût du risque. Pour un page de la Cour, sa façon de monter à cheval faisait « souvent vider les étrières à ceux qui le suivaient »¹⁶. Deux témoins différents décrivent tous les deux l'Empereur comme galopant « ventre à terre »¹⁷ : l'expression n'est pas à prendre au pied de la lettre, mais est peut-être une façon inconsciente de rendre compte de la position particulière de Napoléon se penchant

pour galoper, probablement jusqu'à toucher l'encolure de son cheval. Il était, à n'en pas douter, « un galopeur un peu casse-cou, amateur d'allures vives, rênes sur l'encolure, qui monte avec compétence mais sans finesse, qui aime les petits chevaux arabes ou barbes, dressés pour supporter les aléas de la main et de la position d'un cavalier distrait »¹⁸.

- 11 On peut en déduire qu'en selle, Napoléon se tenait probablement les pieds enfoncés dans les étriers, voûté, assis le bassin en avant. Au trot assis, ses épaules devaient partir en arrière. Au galop, il devait se tenir en suspension et fréquemment s'appuyer sur le pommeau de la selle, voire sur ses fontes, pour tenir en équilibre. La meilleure représentation de Napoléon à cheval semble finalement avoir été celle de Jean-Louis-Ernest Meissonier, qui s'attacha souvent à montrer l'Empereur affaissé sur sa selle dans ses œuvres¹⁹.
- 12 Malgré sa maladresse en selle, Napoléon eut des liens privilégiés avec certains chevaux. Il disait lui-même qu'un cheval :
« a de la mémoire, du jugement et de l'amour. Il distingue son maître entre les domestiques, bien que ceux-ci soient plus constamment avec lui. J'avais un cheval qui me reconnaissait parmi tout le monde, et qui, lorsque j'étais sur son dos, manifestait, par ses sauts et sa marche hardie, qu'il portait un personnage supérieur à ceux dont il était ordinairement entouré. Il ne voulait permettre à personne autre que moi de le monter, excepté à un palefrenier qui en prenait constamment soin ; et lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient si différents, qu'il semblait dire qu'il portait mon domestique²⁰. »
- 13 Cependant, on peut penser que l'intérêt de Napoléon pour les chevaux fut essentiellement dicté par ses impératifs stratégiques et aussi politiques : la place du cheval dans l'armée était essentielle, et la cavalerie française se devait d'être la meilleure au monde.

L'anglomanie face à la tradition française

- 14 La tradition de l'équitation française avait déjà été partiellement remise en cause à la fin de l'Ancien Régime, qui fut la période de l'arrivée en France de l'équitation à l'anglaise, dont la pratique ne se résume pas aux chasses aux renards et aux courses de chevaux, mais sous-entend un dressage et l'utilisation d'un matériel entièrement différents. Carle Vernet peignit en 1788 le duc d'Orléans et son fils à la chasse²¹, utilisant des selles anglaises. Cette influence reflua sous l'Empire car Napoléon et ses contemporains semblent avoir refusé de céder à l'anglomanie, ce qui s'explique par le contexte politique, et entraîna une crispation autour des équipements et des usages considérés comme « français »²², au moment même où ils semblaient devoir disparaître. Les selles anglaises furent même interdites dans l'armée²³, ce qui montre que l'équitation à la française devenait un enjeu alors même qu'elle était mal pratiquée et que son enseignement était tombé en déliquescence.
- 15 Le souvenir de l'enseignement de l'École de Paris et la méfiance des usages étrangers expliquent que Napoléon tenta à deux reprises de recréer une institution d'enseignement équestre capable de perpétuer l'équitation telle qu'il l'avait apprise et telle que son entourage et les cavaliers d'élite de son armée la pratiquaient. La plus connue de ces tentatives est l'École spéciale de Saint-Germain, venue remplacer en 1809²⁴ l'École de cavalerie de Versailles créée en 1795, mais qui n'eut guère le temps de former de nouveaux cavaliers entre 1809 et 1814, et qui n'était au départ, dans son organisation, qu'un décalque de l'École des pages créée en 1804 dans le cadre des Grandes écuries de

Napoléon, une institution qui fut principalement envisagée sous l'angle de la tradition et de la transmission.

Les Grandes écuries de Napoléon

Une réinterprétation militaire de l'Ancien Régime

Un grand écuyer pour l'Empereur

- 16 En 1804 Napoléon recréa les Grandes écuries qui avaient été un des services les plus importants de la Maison du Roi. Si de nombreux employés furent des survivants de l'Ancien Régime, ce service n'eut pas grand chose de commun avec son ancêtre royal, mis à part le nom et les locaux qui témoignent d'une volonté de renouer avec la tradition monarchique. Le fonctionnement interne des grandes écuries est révélé par les riches archives du Grand écuyer conservées dans la sous-série O² des Archives nationales, dont l'étude attentive révèle autant la vie quotidienne des employés des écuries que les enjeux de la bonne gestion d'un service essentiel pour la pratique du pouvoir de Napoléon.
- 17 Le Grand écuyer nommé en juillet 1804 fut Armand-Augustin-Louis de Caulaincourt, marquis d'Ancien Régime, duc de Vicence par la grâce de Napoléon en 1808. Décrit comme « joignant les formes de l'ancienne cour à la valeur plus réelle des hommes de la cour militaire de l'Empereur »²⁵, il avait été nommé dès 1803 à la place d'« inspecteur général des écuries du Premier Consul »²⁶. Bien que prestigieuse, sa fonction n'était pas une sinécure. Il avait sous ses ordres les pages, les courriers et les estafettes qui portaient les messages de l'Empereur d'un bout à l'autre de l'Europe, les aides de camp et les officiers d'ordonnance. Il s'occupait des armes de l'Empereur et avait des haras impériaux sous sa responsabilité. Tout ce qui était relatif aux voyages rentrait dans ses attributions. Selon l'étiquette, il soutenait l'Empereur du côté droit pour monter à cheval ou en voiture, lui tendait sa cravache et lui présentait le bout des rênes et l'étrier gauche²⁷. Tout en maintenant l'ordre et de l'économie, Caulaincourt sut donner de l'éclat aux Grandes écuries. La charge de Grand écuyer redevint prestigieuse, au point que Caulaincourt fut envoyé comme ambassadeur à la cour du Tsar entre 1807 et 1811, puis nommé ministre des Affaires étrangères en 1813, tout en continuant à suivre les affaires internes. Beau cavalier lui-même, Caulaincourt considéra que le prestige de son service dépendait également de l'élégance de ses employés : en plus de ses nombreux ordres sur les uniformes de grande et de petite livrée, il fit par exemple remplacer l'un de ses palefreniers par quelqu'un d'une meilleure « figure et tournure », et il règlementa les coiffures : tous les employés devaient être coiffés « en boucles »²⁸.
- 18 Les écuries comprenaient un service administratif de 21 personnes, dont un premier écuyer, un écuyer commandant, six écuyers, deux premiers piqueurs, et de nombreux brigadiers, piqueurs et palefreniers²⁹, les vétérinaires et les ouvriers, les employés de l'équipage d'attelage, les employés des haras, les courriers, les pages, les piqueurs et sous-piqueurs, les élèves-piqueurs, les voltigeurs, les brigadiers, les palefreniers, en tout 758 personnes en 1812. Le service, qui servait à Napoléon, à sa famille, et aux officiers de la Cour, était divisé en un équipage de selle, un d'attelage, un équipage de campagne, et une écurie réservée à l'Impératrice.
- 19 En outre, le budget du Grand écuyer était le plus important de toute la Maison de l'Empereur, les fonds accordés chaque année ne passant jamais en dessous de la barre des

trois millions : 3 131 588 francs en 1806, 3 000 060 en 1807, 3 millions en 1809 et 1810. Le budget connut un bond à 3 700 000 francs en 1812, en raison de la constitution de l'équipage de campagne de Napoléon pour la campagne de Russie, composé de 500 chevaux de selle et de trait et de 64 voitures, qui coûta 400 000 francs³⁰.

Un rapprochement de la tradition d'Ancien Régime

- 20 Au début de l'Empire, la situation immobilière du Grand écuyer pouvait paraître précaire : les Grandes écuries de Versailles étaient occupées par l'armée, et les bâtiments mis à sa disposition n'étaient pas réellement adaptés aux besoins de son service. Le service fut en effet réparti entre l'hôtel de Longueville, près des Tuileries, et un ancien couvent des Ursulines, près de Saint-Cloud. Cependant, la situation s'améliora à mesure que la cour impériale renouait avec les usages de l'Ancien Régime. L'habitude des voyages de Cour et des allées et venues entre les différents palais de la Couronne fut ainsi très bénéfique au Grand écuyer qui souhaitait retrouver les locaux utilisés par les écuries royales avant la Révolution, vus comme les espaces naturels du service du souverain, qu'il s'agisse d'un Roi ou d'un Empereur. De nombreuses dépendances, souvent rétrocédées par l'armée, furent ainsi réhabilitées à partir de 1805 dans les palais de Fontainebleau et de Rambouillet. La fusion des Grandes et des Petites écuries d'Ancien Régime en une seule entité, et la fonte des effectifs par rapport au règne de Louis XVI, explique que les bâtiments furent répartis différemment : le Grand écuyer et le Grand veneur durent cohabiter dans les mêmes bâtiments des Grandes écuries qui dataient de la fin de l'Ancien Régime, tandis que la Garde impériale s'installa dans les Petites écuries. À Compiègne, restaurée à partir de 1807, la Petite écurie fut par la suite occupée par le chenil.
- 21 Principalement par souci de continuité, mais aussi pour des raisons de place, les Grandes écuries de Versailles furent progressivement réoccupées. En 1806 quelques voitures y furent entreposées pour résoudre un problème de place³¹. À partir de 1810 les deux bâtiments des Grandes et des Petites écuries furent récupérés par Caulaincourt dans le cadre du projet de restauration globale du domaine, ambitionné par Napoléon soucieux de s'approprier la demeure des rois. L'architecte Guillaume Trepsat se chargea ainsi de rétablir les bâtiments légués par la monarchie au cours d'une campagne de travaux étalée sur trois ans, qui alla de pair avec la réinstallation du service, chassé de Saint-Cloud par la démolition d'une partie des écuries de ce château en très mauvais état³².
- 22 En 1810, Napoléon ouvrit un crédit de 700 000 francs destiné à la restauration des Grandes et Petites écuries et du Grand chenil. 520 000 francs furent attribués aux travaux des écuries. L'année suivante, l'architecte Guillaume Trepsat, en charge du chantier, obtint 556 667 francs, la fin des travaux étant programmée pour l'année suivante. En 1812, le fonds ne fut plus que de 200 000 francs, dont 140 000 furent alloués aux travaux des écuries³³, qui, une fois restaurées, devaient accueillir 400 chevaux³⁴. Les travaux s'effectuèrent en même temps que le déménagement du service et en présence des chevaux, Napoléon ayant tenu à disposer immédiatement d'une partie des écuries en prévision de ses séjours au château de Trianon, où pas moins de 164 chevaux³⁵ et 316 personnes³⁶ devaient le suivre.
- 23 Le 18 septembre 1810, le général Fouler, écuyer commandant, prévoyait l'arrivée des pages et demandait la remise en état du manège des Petites écuries, ajoutant que « le service augmente tous les jours à Versailles »³⁷. Le 8 janvier 1811 il demanda des rideaux

pour les fenêtres de la Petite écurie « comme il y en avait autrefois », pour faire barrage au froid, preuve que les chevaux étaient déjà installés³⁸.

- 24 Rien que pour les Grandes écuries l'architecte prévoyait de dépenser en 1810 pas moins de 334 623,32 francs³⁹. Le problème des mangeoires retint quelque temps son attention : les mangeoires, « lambris animés de panneaux »⁴⁰, qui dataient de l'époque de Colbert⁴¹, étaient en mauvais état dans la Petite écurie. Cependant, plutôt que de changer les parties subsistantes, Trepsat y rajouta des stalles en chêne de 2,20 mètres de long sur un mètre de haut, terminées par un poteau coiffé d'une boule (**fig. n°1**), manière de faire quelques économies tout en préservant l'apparence des écuries d'Ancien Régime⁴². Dans les parties où plus aucun élément ancien ne subsistait, en revanche, l'aménagement correspondait aux nouvelles normes apparues depuis la Révolution : les chevaux furent séparés par des barres, et disposèrent de mangeoires en fer.

Figure 1

Schéma d'une stalle avec mangeoire, lavis jaune, encre, 40,2 cm sur 27,3 cm, joint à un « devis estimatif de douze stalles à exécuter en bois de chêne : détail d'une : le poteau faisant colonne de 3 m [corrigé : 1] de long sur 0,25 de gros, corroyé et tourné, formant chapiteau par le haut et boule au dessus, percé de trois mortaises et élargie d'une forte rainure vaut : 41,85 francs [corrigé : 40,00] », 2 novembre 1810. Cote : Arch. nat., O² 330, dossier 3.

PHOT. CHARLES-ÉLOI VIAL. © ARCHIVES NATIONALES.

- 25 Dans les Grandes écuries, le gouverneur et les deux sous-gouverneurs des pages réclamèrent des écuries séparées pour leurs chevaux, « comme par le passé ». Trepsat reconstruisit à l'emplacement des anciennes écuries des gouverneurs des pages deux petites écuries (**fig. n°2**)⁴³ dont le devis s'élevait à 29 642,30 francs⁴⁴. D'une manière générale, les documents montrent une bonne connaissance de l'aménagement des locaux sous l'Ancien Régime, due soit à la mémoire du personnel, dont une partie avait quitté le service du Roi pour retrouver le service de l'Empereur, soit à celle des entrepreneurs. Par exemple l'emploi récurrent dans les devis et les correspondances de l'appellation « cour

de l'équipage du cerf », montre que l'organisation des locaux sous l'Ancien Régime n'avait pas été oubliée⁴⁵.

Figure 2

Plan d'une écurie pour les gouverneurs des pages aux Grandes écuries, par Guillaume Trepsat, lavis gris et rose, encre, 32 cm sur 20,2 cm, joint à un rapport de l'architecte à l'Intendant des bâtiments de la Couronne, 6 juin 1810. Cote : Arch. nat., O² 330, dossier 3.

PHOT. CHARLES-ÉLOI VIAL. © ARCHIVES NATIONALES.

- 26 Ce déménagement des écuries permet de mettre au jour une des seules concessions faites par le Grand écuyer à la mode anglaise. La mise des queues des chevaux à la poulie, ou « anglaisage », fut en effet pratiquée aux Grandes écuries impériales, sur une petite échelle. L'opération était destinée à maintenir les queues des chevaux en l'air, afin de leur donner meilleure allure, mais elle était déconseillée pour les chevaux de guerre. Même s'il s'agissait d'une tradition étrangère, il faut bien voir qu'elle avait été importée en France depuis plus de trois quarts de siècle, qu'elle avait été pratiquée aux Grandes écuries du Roi⁴⁶, et qu'elle fut limitée à un nombre restreint de chevaux, dans deux petites écuries à l'écart, qui pouvaient accueillir au maximum 32 individus⁴⁷. Cette concession à l'anglomanie rappelle que les chevaux de l'Empereur servaient également à la représentation, même si leur rôle militaire est plus volontiers souligné.

L'influence de l'armée

- 27 Le rétablissement des usages et de l'espace de la Cour ne fut pas la seule priorité du Grand écuyer, car son institution suivait ses propres buts. L'organisation du service du Grand écuyer fut dès le départ inspirée de la cavalerie militaire issue des réformes de la fin de l'Ancien Régime⁴⁸. On trouve de nombreuses similitudes entre le *Règlement pour le service des troupes à cheval* de 1792⁴⁹ et les différents règlements pour les écuries impériales mis au point à partir de l'an XII.
- 28 Signe que l'apparence d'Ancien Régime n'était que l'habillage d'une écurie militaire, tout fonctionnait à partir des ordres du Grand écuyer qui avait également les épauettes de

général, et qui recevait les ordres de Napoléon lors du grand lever de l'Empereur ou de ses séances de travail. Il fit régner un ordre sévère dans les Écuries, dictant plusieurs fois la semaine des « ordres » touchant à tous les points de l'administration, des soins à apporter aux chevaux aux reproches à adresser au personnel : « quand on n'exécute pas mes ordres, on ne peut pas travailler pour moi »⁵⁰. Surtout, le fonctionnement de son service fut adapté à la pratique de gouvernement de Napoléon qui passait beaucoup de temps à l'armée. Napoléon était suivi à cheval par une partie de son service intérieur, qui utilisait les chevaux du Grand écuyer, tout comme les différents officiers de la Maison de l'Empereur. À la guerre, rien n'était épargné pour que l'Empereur et son entourage puissent se déplacer sans encombre, et les frais de poste et de fourrage étaient avancés par le trésorier de l'armée. Napoléon était suivi de 130 chevaux de selle, répartis en 10 brigades⁵¹ et protégés par la gendarmerie d'élite⁵². En raison des frais de déplacement pour les campagnes en 1808 et 1809, les Grandes écuries se retrouvèrent ainsi deux années de suite en déficit de 250 000 francs sur leur budget⁵³.

- 29 Dans chacune de ses sorties, en voiture ou à cheval, entre les deux postillons, le page, l'écuyer de service et le mamelouk, Napoléon était toujours entouré d'au moins cinq employés des Grandes écuries⁵⁴. Quand Napoléon voyageait, les palefreniers partaient plusieurs jours à l'avance pour établir les relais. Avant chaque déplacement, un ordre venait indiquer le nombre de cavaliers, de chevaux, de voitures et les relais à disposer, qui partaient parfois plusieurs jours à l'avance⁵⁵. À Fontainebleau, pour le voyage de la Cour de 1807, on envoya sept ouvriers, 106 hommes de l'équipage de selle et 179 chevaux, 116 hommes de l'équipage d'attelage et 231 chevaux⁵⁶.
- 30 La discipline était toute militaire : les employés, qui n'avaient pas le droit de quitter les écuries et d'aller en ville, étaient réunis tous les dimanches matin de 10 à 11 heures pour s'entendre lire le règlement du service après la messe, leurs fautes étaient consignées dans un « registre des punitions »⁵⁷, et des visites médicales régulières avaient lieu afin de traquer les maladies vénériennes⁵⁸. Il y avait un grand souci de préserver l'honneur de l'Empereur et de n'employer que des individus dignes de la livrée qu'ils portaient, ce qui explique que les renvois, mises à pied, blâmes et retenues sur salaire furent courants. Les noms des personnes renvoyées ou punies, ainsi que le motif de leur renvoi, étaient affichés dans les écuries pour édifier les autres employés⁵⁹, de même que les ordres du Grand écuyer. Même depuis la Pologne, ce dernier avertissait ses subordonnés : « le Grand écuyer sait tout ce qui se passe »⁶⁰.
- 31 Quasiment tous les employés, qu'ils fussent piqueurs, écuyers, secrétaires, devaient tenir des registres rendant compte de leurs faits et gestes et de leurs dépenses. À lui seul le contrôleur des dépenses de la maison des pages devait tenir pas moins de six registres⁶¹. L'un de ces registres, celui du contrôleur des équipages, Pierre Guenebault, a récemment été acquis par les Archives nationales⁶². On y retrouve un récapitulatif des hommes et des chevaux ainsi qu'un rappel des trajets effectués et des relais de la campagne de Russie.

Les chevaux aux Grandes écuries

Les remontes

- 32 Pour la remonte de ses écuries, Napoléon possédait deux haras, à Saint-Cloud et à Stupinigi près de Turin, créés en 1802 et 1803, avant le décret de fondation des haras impériaux du 4 juillet 1806⁶³. Selon l'étude de Philippe Osché, sur 2 000 chevaux passés

aux Grandes écuries en 10 ans, 44 % étaient normands, 7 % limousins et 7 % arabes, le reste provenant surtout d'achats faits en Allemagne ou en Bretagne. L'écuyer courtier des écuries impériales, Delorme, accompagné d'un palefrenier et d'un aide-vétérinaire, faisait de nombreux voyages en province où il achetait des chevaux de selle et de trait ainsi que des étalons et juments à destination des écuries ou des haras privés de l'Empereur. À chaque fois, les ordres donnés par le Grand écuyer pour les achats de chevaux étaient très précis :

« M. Delorme partira au reçu de cet ordre pour la Normandie, il y achètera vingt chevaux, moitié pour la selle, moitié pour le carrosse. Il s'attachera pour la selle à avoir des chevaux légers de branche et de taille, propres à la chasse et à la guerre, il peut aller jusqu'à cent louis pour ceux qui les valent, par leurs qualités et leur tournure. Quant aux carrossiers, il faut tous chevaux de grande taille pour le timon, légers de la branche, un bel avant-main, la croupe bien faite, la queue bien attachée et trotant bien franchement et librement, on peut aller jusqu'à deux mille francs pour ceux qui les valent par leurs qualités et leur tournure [...] Je veux des chevaux qui portent la queue.⁶⁴ »

- 33 Tous les ans, au printemps, les brigadiers des Grandes écuries amenaient une partie des étalons des écuries dans les haras. Une autre partie était mise au vert, dans l'Orne ou dans le Calvados⁶⁵ et certains étaient laissés en dépôt⁶⁶. Le directeur des haras de l'Empereur était à chaque fois dépêché pour veiller à ce « qu'il ne soit présenté à ces étalons que des juments saines et de bonne race » et que « les étalons ne servent que d'un jour l'un et à ce qu'ils soient accouplés avec les juments qui conviennent à leur race respective, le grand écuyer tenant plus à la supériorité des productions qui doivent être le résultat de cet envoi qu'à leur nombre »⁶⁷. En plus de l'élevage, Napoléon acheta également des chevaux au cours de ses campagnes militaires, notamment en Pologne.
- 34 Toujours à la recherche de chevaux arabes, l'Empereur envoya en 1807 et 1808 deux expéditions en Syrie et au Liban, en particulier dans la région d'Alep (pour le secrétaire du Grand écuyer, il s'agissait d'un pays fort lointain, « aux confins de la Tartarie ») afin de lui procurer des chevaux arabes, avec le désastreux résultat de 13 chevaux arrivant à bon port pour 240 000 francs⁶⁸.
- 35 Certains des chevaux de Napoléon sont restés célèbres. Immortalisés par la peinture, la porcelaine de Sèvres, ils sont souvent facilement reconnaissables, les artistes ayant tenu à bien les représenter. On peut ainsi penser au *Fayoum*, peint dans un décor pittoresque sur une assiette du service particulier de l'Empereur⁶⁹, décrit comme un « entier arabe, gris argenté, moucheté à la tête, tous crins, 1,47 m » acheté à l'armée anglaise en pluviôse an XII, à l'âge de 7 ans et demi, payé 984 francs et affecté au ministère de l'Intérieur le 26 juillet 1811 pour servir dans les haras, ou à *l'Aboukir*⁷⁰, « entier arabe, gris fleur de pêcher, 1 m 46 », acheté au maréchal Bessièrès le 3 messidor an XII à l'âge de 7 ans et qui fut transféré au haras de Saint-Cloud en 1807⁷¹.

Le dressage

- 36 Les écuries impériales accueillait 500 chevaux de selle en 1812, dont 50 réellement réservés à Napoléon. Ils devaient subir le dressage classique en manège tel que le baron de Bohan le décrit, qui commençait par un dressage à pied, au caveçon et à la longe, dans un manège et en cercle, où le cheval entièrement sellé mais non monté s'habituaient aux harnachements et aux ordres avant d'être monté en liberté afin de l'habituer à répondre aux sollicitations des jambes puis à celles des rênes, afin de lui apprendre à se déplacer en

ligne puis à faire le tour d'un manège au pas, tout d'abord à main droite, puis à main gauche. La « troisième leçon » donnée au cheval consistait à lui apprendre à se déplacer en cercle avec un cavalier sur le dos. Bien dressés⁷², les chevaux devenaient de précieux compagnons, indispensables pour les déplacements et pour la guerre. Ce dressage était complété par un entraînement spécial destiné aux seuls chevaux de Napoléon :

« Les chevaux destinés au service de l'Empereur passaient par un rude noviciat avant d'arriver jusqu'à l'honneur de le porter. On les accoutumait à souffrir, sans faire le moindre mouvement, des tourments de toute espèce, des coups de fouet sur la tête et sur les oreilles ; on battait le tambour, on leur tirait aux oreilles des coups de pistolet et des boîtes d'artifice ; on agitait des drapeaux devant leurs yeux : on leur jetait entre les jambes de lourds paquets, quelquefois même des moutons et des cochons. Il fallait qu'au milieu du galop le plus rapide (l'Empereur n'aimait que cette allure) il pût arrêter son cheval tout court. Il ne lui fallait enfin que des chevaux brisés.⁷³ »

- 37 Ce récit pourrait paraître fantaisiste, mais il est confirmé par les archives⁷⁴. On est ici bien loin des principes de dressage de l'École de Versailles de l'Ancien Régime, de « douceur et patience pour le dressage des chevaux » et de « légèreté des aides »⁷⁵.
- 38 La figure centrale des Grandes écuries fut l'écuyer Antoine Jardin, né en 1744, qui avait dirigé l'École d'équitation de Versailles établie en fructidor an IV [septembre 1796]. Il fut assisté de son fils Étienne-Marie, né en 1777, élève au manège de Versailles avant 1789 sous la direction du vicomte d'Abzac qui fut par la suite instructeur au manège national de Versailles en l'an VI.
- 39 Signe d'une pratique de l'équitation très diversifiée, Jardin fut tout autant capable de dresser des chevaux à aller au feu, de donner des leçons à l'École de cavalerie, que d'enseigner à l'Impératrice à monter en amazone⁷⁷. Les chevaux étaient dressés à affronter toutes les situations et Napoléon montait les mêmes chevaux à la chasse, à la promenade, qu'à la guerre, comme quoi différentes pratiques équestres cohabitaient sous la direction des mêmes individus.

Une école d'équitation militaire

L'instruction des employés

- 40 Tous les employés des Grandes écuries devaient quotidiennement assister à différents cours, des « élèves du manège », qui devaient encore apprendre l'équitation, jusqu'aux sous-piqueurs, piqueurs, et brigadiers, pourtant cavaliers expérimentés. Une revue avait lieu tous les matins. Sous la direction des piqueurs les employés devaient faire une promenade et une séance de manège tous les jours, par reprises de 50 chevaux⁷⁸. Ceux qui montaient mal à cheval devaient s'entraîner sous peine de renvoi. Deux sous-piqueurs furent ainsi condamnés à suivre un cours de perfectionnement : « M. M. les écuyers commandants prendront des mesures pour qu'ils aillent trois fois par jour au manège, et qu'on fasse trotter sans étriers ceux qui en ont besoin. Quelques-uns ne savent que tenir leurs rênes et tous ont les genoux en avant, les talons en l'air et sont accrochés à cheval au lieu d'être assis »⁷⁹.
- 41 Chaque équipage avait son propre type d'enseignement et d'entraînement : les écuyers de selle pratiquaient la voltige deux fois par semaine et recevaient quotidiennement un cours de natation d'une heure afin de se muscler le dos⁸⁰, et des cours d'hippiatrique furent dispensés par le vétérinaire Giraud trois fois par semaine⁸¹. Après la campagne de

Russie, on y ajouta des cours de maréchalerie afin que tous puissent se servir des forges portatives achetées par ordre de Caulaincourt. Tous les employés recevaient en outre des cours de lecture et d'écriture, avec mise à l'amende en cas d'inattention⁸². Le Grand écuyer se faisait envoyer tous les mois un rapport nominatif sur les progrès de chacun de ses employés dans chacune de ces disciplines.

L'École des pages

- 42 Si on suit toujours le comte d'Aure, « Napoléon avait su faire des prodiges avec une cavalerie où les hommes de cheval étaient en si petit nombre : il reconnut cependant la nécessité, pour l'avenir, de faire pratiquer de bonne heure l'équitation par la jeunesse. En même temps qu'il réorganisa les haras pour assurer les remontes de sa cavalerie, il fonda et subventionna des écoles d'équitation »⁸³. Le cas de l'école des pages, rétablie en 1804 en même temps que nombre d'institutions d'origine monarchique, montre une volonté d'aller au-delà de l'enseignement quelque peu bancal de l'époque de la Révolution, en renouant avec un passé prestigieux. Pour Daniel Roche, « la restauration de l'école des pages [...] reprend les moyens, les contrôles et les principes éducatifs de Versailles. La cavalerie y puise ses officiers »⁸⁴. Mais malgré une volonté de retour à la tradition, le programme de formation des pages fut indubitablement orienté par Napoléon vers une plus grande militarisation que sous l'Ancien Régime, avec de plus un accent mis sur la pratique. À Sainte-Hélène, Napoléon déclara que « rien n'était plus utile dans la vie » que « d'apprendre à panser son cheval », et « qu'il l'avait particulièrement ordonné dans l'École militaire de Saint-Germain »⁸⁵, grande école de cavalerie de l'Empire fondée en 1809, dont l'organisation était pourtant calquée sur celle de l'École des pages du Grand écuyer, qui fut aussi une institution d'enseignement, destinée à perpétuer à la fois la discipline et la culture équestre de l'armée française et la tradition d'excellence des écuries royales.
- 43 Les pages, destinés à faire carrière dans la cavalerie, recevaient un enseignement complet, à la fois pratique et théorique. Napoléon voulut clairement les éduquer militairement, en se souvenant, au moment de signer le décret organisant l'École des pages (**fig. n°3**) que les pages de Louis XVI avaient été « paresseux comme des marmottes et vaniteux comme des paons ». De ce fait, leur formation reflète quelque peu l'apprentissage idéal tel qu'il était décrit dans l'*Ordonnance provisoire sur l'exercice et les manœuvres de la cavalerie*, que l'armée régulière ne parvint jamais à mettre en œuvre, que ce soit faute de moyens ou de temps.

Figure 3

Règlement pour le service des pages, 2 août 1804 [14 thermidor an XII], apostillé « app[rouvé]. Napoléon ». Cote : Arch. nat., O² 85, dossier 1, pièce 4.

PHOT. CHARLES-ÉLOI VIAL. © ARCHIVES NATIONALES.

- 44 Les élèves de l'École des pages devaient être, selon le mot de Caulaincourt, traités « comme des militaires et non comme des petits maîtres »⁸⁶. Ils se levaient à cinq heures, prenaient des leçons de tir, de danse et d'escrime, et naturellement des cours de lettres, de mathématiques, de physique, de langues, d'histoire et de géographie, de dessin et de religion⁸⁷. Ils étaient familiarisés aussi bien avec les manœuvres de la cavalerie qu'avec celles de l'infanterie. Pour l'équitation, ils étaient répartis en deux classes, de basse et haute école⁸⁸, qui s'entraînaient trois fois par semaine en alternance. Il y avait donc tous les jours reprise au son du tambour dans le manège des Petites écuries ou dans la carrière des Grandes écuries⁸⁹.
- 45 En plus de ces leçons, les écuyers cherchèrent également de nouvelles méthodes d'enseignement. Les pages disposaient d'une bibliothèque comprenant entre autres les titres de référence comme l'École de cavalerie de La Guérinière et le Manuel d'hippiatrique de Lafosse⁹⁰, ou des ouvrages pratiques comme le Parfait maréchal⁹¹. Jardin devait réfléchir à la pédagogie puisque les élèves les plus motivés ou en difficulté pouvaient prendre des cours particuliers en plus du cours commun⁹², que Franconi, le célèbre écuyer de cirque, fut chargé de donner des leçons de voltige et de monte à cru, et puisqu'il y eut même quelques leçons d'équitation à l'anglaise. L'apprentissage passait aussi par la pratique, puisque les pages devaient faire leur service par roulement auprès de l'Empereur et de l'Impératrice qu'ils suivaient à cheval dans leurs déplacements, ce qui reflète la double nature de leur formation : ils suivaient l'Impératrice dans ses promenades, l'Empereur à la chasse et sur les champs de bataille. L'iconographie napoléonienne a bien retenu le rôle des pages, dans leur livrée verte aux galons dorés, portant la lunette de l'Empereur lors

des batailles⁹³ ou tenant son cheval⁹⁴. Ils devaient avoir à la fois les habitudes du monde et la discipline du soldat.

- 46 Selon Frédéric Masson, « en 1811, sur vingt-neuf pages ayant trois ans de service après leur sortie, trois étaient morts des fatigues de la guerre, trois tués, un était devenu chef d'escadron et officier d'ordonnance de l'Empereur, onze capitaines et onze lieutenants »⁹⁵. De 1804 à 1814, sur 134 pages, 57 achevèrent leur formation pour devenir lieutenants ou sous-lieutenants dans la cavalerie. Un devint aspirant de Marine, et deux auditeurs au Conseil d'État⁹⁶. Avec l'École de Saint-Germain, fondée en 1809 et prévue pour 600 élèves, on aurait dû tout naturellement changer d'échelle, mais elle disposait de beaucoup moins de moyens, et n'avait formé que 244 officiers début 1814. L'École des Pages, qui déménagea à la fin de 1811 de Saint-Cloud à Versailles, fut donc un vivier important pour l'armée, qui montre qu'il ne fallut pas attendre la Restauration, la recréation de l'École de Versailles ou l'arrivée du vicomte d'Aure pour voir réapparaître un établissement d'enseignement efficace.

Conclusion : Un héritage contrasté

- 47 En 1815, Napoléon s'efface de la scène politique. Que reste-t-il de son héritage en matière équestre ? Pas grand-chose, car les Princes avaient rapporté d'Angleterre le goût pour le cheval anglais⁹⁷, et car les Petites écuries de Versailles accueillirent à nouveau une école d'équitation où s'illustrèrent les survivants de l'Ancien Régime comme d'Abzac, revenu d'émigration en 1814, puis ses héritiers, dont Antoine d'Aure. Le service du Grand écuyer perdit également sa vocation à former des militaires. Signe que sous la Restauration l'équitation ne fut plus perçue comme un enjeu important la charge de Grand écuyer resta vacante, pour des motifs d'économie et parce que Louis XVIII disait que « le premier et le plus beau devoir du grand écuyer, c'est de me suivre lorsque je ferai mon entrée à cheval dans les villes conquises ; et je ne pense pas qu'avec mon âge et mes souffrances je conquière beaucoup de villes »⁹⁸.
- 48 L'expérience menée aux Grandes écuries de Napoléon et définitivement arrêtée par Louis XVIII montre qu'il n'y eut pas que des cavaliers frustes et mal formés sous l'Empire. Si la tentative de Napoléon d'allier deux patrimoines équestres différents fit vite long feu, elle a tout de même permis, pendant un bref laps de temps de dépasser le débat entre l'équitation de Cour et l'équitation militaire, que la Restauration s'empessa de raviver en rétablissant l'École de Versailles et en fondant l'École de cavalerie de Saumur.
- 49 Sur un plan pédagogique, l'expérience accumulée aux Grandes écuries impériales ne fut cependant pas perdue. Antoine d'Aure, dans le portrait alarmant qu'il dresse de l'art équestre sous la Révolution dans son *Cours d'équitation*, rend malgré tout hommage à la tentative de Napoléon de rétablir un enseignement équestre⁹⁹, et Aubert, dans son *Traité raisonné d'équitation* de 1836, admet s'être inspiré des exercices de manège inventés aux Grandes écuries sous l'Empire par Jardin¹⁰⁰. Plutôt qu'une période de déclin de l'équitation, on peut donc envisager l'Empire comme une étape préparatoire aux grandes évolutions que connut l'art équestre au cours du XIX^e siècle.

NOTES

1. - On pourra apprécier la description de l'équitation de cette époque dans : DURAND, Pierre (général). *L'Équitation française, mon choix de cœur et de raison*. Arles : Actes Sud, 2008, p. 35.
2. - ROCHE, Daniel. *La gloire et la puissance, histoire de la culture équestre, XVI^e-XIX^e*. Paris : Fayard, 2011, p. 268.
3. - DAVID, Jacques-Louis. *Le Premier Consul franchissant les Alpes au col du Grand Saint-Bernard*, huile sur toile, 259 cm sur 221 cm, Rueil-Malmaison, musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, n° d'inv. MM.49.7.1. <lien vers : <http://www.photo.rmnm.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=34&FP=11369901&E=2K1KTSGJS6VNT&SID=2K1KTSGJS6VNT&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU040FC@G>> [Consulté le 29 janvier 2012].
4. - DELAROCHE, Paul. *Bonaparte franchissant les Alpes*, huile sur toile, 289 cm sur 222 cm, Paris, Musée du Louvre, n° d'inv. RF1982-75, 1848. <lien vers : <http://www.photo.rmnm.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=17&FP=11371440&E=2K1KTSGJS6VNT&SID=2K1KTSGJS6VNT&New=T&Pic=6&SubE=2C6NU0NZGYVT>> [Consulté le 29 janvier 2012].
5. - De son propre aveu : « quand j'ai un cheval entre les jambes, l'envie me prend de courir » : LAS CASES, Emmanuel de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : E. Bourdin, vol. 2, p. 511.
6. - PICARD, Louis-Auguste (capitaine). *Origines de l'École de cavalerie et de ses traditions équestres : Équitation, dressage, hippiatrique, maréchalerie, haras, remonte, harnachement, uniforme, organisation militaire, règlements de cavalerie*. Saumur : S. Milon fils, 1889, p. 265.
7. - PICARD, Louis-Auguste (capitaine). *Origines de l'École de cavalerie et de ses traditions équestres : Équitation, dressage, hippiatrique, maréchalerie, haras, remonte, harnachement, uniforme, organisation militaire, règlements de cavalerie*. Saumur : S. Milon fils, 1889, p. 415-416.
8. - Ordonnance provisoire sur l'exercice et les manœuvres de la cavalerie, rédigée par ordre du ministre de la Guerre. Paris : Magimel, 1804 [an XIII], p. 5.
9. - Pour tout ce paragraphe : AURE, Antoine d'. *Cours d'équitation*. Saumur : Niverlet, 1852, p. 284.
10. - On en a un exemple avec la selle de parade dite « du sacre de Napoléon I^{er} », conservée à Paris, musée de l'Armée, cuir, velours, n° d'inv. Ca 21, v. 1804. <lien vers : <http://www.photo.rmnm.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=7&FP=12048876&E=2K1KTSGJ9VE8D&SID=2K1KTSGJ9VE8D&New=T&Pic=4&SubE=2C6NU0KXV1F4>> [Consulté le 29 janvier 2012].
11. - On peut lire, au sujet des harnachements : WALTISPERGER, Chantal. « Maroquin rouge et bronze doré ». Dans *Mélanges offerts à Pierre-Arizzoli Clémentel*. Versailles : Artlys éditions, 2009, p. 303-313. On peut voir ce type de selle représenté dans l'iconographie : GÉRICHAULT, Théodore. *Cheval cabré, dit Tamerlan, cheval de l'Empereur*, huile sur toile, 45,5 cm sur 37,5 cm, Rouen, musée des Beaux-Arts, vers 1812-1816, n° d'inventaire 923.10. <lien vers : <http://www.photo.rmnm.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=3&FP=11415553&E=2K1KTSGJSFYTN&SID=2K1KTSGJSFYTN&New=T&Pic=3&SubE=2C6NU0H9TM4P>> [Consulté le 29 janvier 2012].
12. - VERNET, Carle et BIDAULT, Jean-Joseph-Xavier. *Le débouché devant le Grand Trianon*, huile sur toile, Paris, musée Marmottan-Monet, n° d'inv. 1067, 210 cm sur 95 cm, 1810-1811.
13. - RÉMUSAT, Claire-Elisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes de. *Mémoires de M^{me} de Rémusat, 1802-1808, publiés par Paul de Rémusat*. Paris : Calmann-Lévy, 1880, vol. 3, p. 330.

14. - TULARD, Jean et GARROS, Louis. *Itinéraire de Napoléon au jour le jour, 1769-1821*. Paris : Tallandier, 2002, p. 463.
15. - MASSON, Frédéric. « Trianon sous Napoléon ». Dans *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1910, Paris, Société des Amis de Versailles, a. 12, 1910, p. 183.
16. - SAINT-HILAIRE, Émile-Marco de. *Souvenirs d'un page de la Cour impériale*. Paris : Boulé, 1847, p. 254.
17. - THIÉBAULT, Paul. *Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, M^{lle} Claire Thiébault, d'après le manuscrit original*. Paris : Plon, 1893-1895, vol. 3, p. 543-544 ; METTERNICH, Klemenz Wenzel de. *Mémoires, publiés par son fils*. Paris : Plon, 1880, vol. 1, p. 297.
18. - ROCHE, Daniel. *La gloire et la puissance, histoire de la culture équestre, XVI^e-XIX^e*. Paris : Fayard, 2011, p. 274.
19. - MEISSONIER, Jean-Louis-Ernest. *Napoléon I^{er} en 1814*, huile sur toile, 45 cm sur 38,5 cm, Paris, Musée de l'Armée, n° d'inv. Ea 700, 1863. Lien vers : <<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=169&FP=11381721&E=2K1KTSGJS29SY&SID=2K1KTSGJS29SY&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU0BJJ44N>> [Consulté le 29 janvier 2012].
20. - LAS CASES, Emmanuel de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : E. Bourdin, vol. 2, p. 593.
21. - VERNET, Carle. Le Départ pour la chasse : portraits équestres en costume de chasse de Louis-Philippe, duc d'Orléans et de son fils le duc de Chartres, huile sur toile, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, n° d'inv. MV 3911, 81 cm sur 101 cm, 1789.
22. - AUBERT, P.-A. *Traité raisonné d'équitation d'après les principes de l'École française*. Paris : Anselin, 1836, p. 134.
23. - OSCHÉ, Philippe. *Les chevaux de Napoléon*. Aoste : imprimerie Valdôtaine, 2002, p. 270.
24. - Décret d'organisation du 17 mai 1809, signé à Schoenbrunn.
25. - BRANDA, Pierre. *Napoléon et ses hommes*. Paris : Fayard, 2011, p. 212.
26. - FONTAINE, Pierre-François-Léonard. *Journal*, 1799-1853. Paris : École nationale supérieure des beaux-arts, Institut français d'architecture, Société de l'Histoire de l'Art français, 1987, vol. 1, p. 71.
27. - SÉGUR, Louis-Philippe de. *Étiquette du Palais impérial, année 1806*. Paris : Imprimerie impériale, 1806, p. 41-46 ; CAULAINCOURT, Armand-Augustin-Louis de. *Mémoires du général de Caulaincourt, duc de Vicence, grand écuyer de l'empereur*. Introduction et notes de Jean Hanoteau. Paris : Plon, 1933, t. 1, p. 82.
28. - Archives nationales, O² 76, fol. 7v., lettre de Caulaincourt à Vigogne, Lyon, 12 avril 1805 [22 germinal an XIII] et ordre n° 52, Milan, 1^{er} juin 1805 [12 prairial an XIII].
29. - GÉRICAUT, Théodore et VERNET, Horace. *Cheval sortant de l'écurie*, huile sur toile, 36 cm sur 45 cm, Chantilly, musée Condé, n° d'inv. PE 441, avant 1824. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=165&FP=11416745&E=2K1KTSGJSFCZV&SID=2K1KTSGJSFCZV&New=T&Pic=42&SubE=2C6NU0485XI8>> [Consulté le 29 janvier 2012].
30. - Les décomptes ont été entrepris à partir des dossiers annuels conservés en O² 87 et 88.
31. - Arch. nat., O² 76, fol. 45r.-v., ordre n° 261, Paris, 11 novembre 1806.
32. - Arch. nat., O² 253, dossier I¹, « rapport du comité consultatif à monsieur l'Intendant des Bâtiments de la Couronne », Paris, 9 novembre 1810. Il s'agissait de l'écurie « au bas de la rampe qui conduit au palais ».
33. - Arch. nat., O² 338, dossier 1, « état indicatif des fonds mis à la disposition de M. M. Trepsat & Famin pour le rétablissement des écuries et de la vénerie de Versailles », s. d. [1812].
34. - Arch. nat., O² 330, dossier 3, rapport de Trepsat à Costaz, Versailles, 8 juin 1810.
35. - Arch. nat., O² 330, dossier 3, « devis estimatif des dépenses à faire pour l'établissement de 164 chevaux dans la Grande écurie de Versailles demandé par Monsieur le général Fouler », par Trepsat, Versailles, 30 août 1810.

36. - Arch. nat., O² 519, dossier 10, lettre de Desmazis à Daru, Paris, 30 avril 1811.
37. - Arch. nat., O² 330, dossier 3, lettre de Fouler à Trepsat, Paris, 18 septembre 1810.
38. - Arch. nat., O² 519, dossier 10, pièce 15, lettre de Fouler à Daru, Paris, 8 janvier 1811.
39. - À l'examen des devis, on constate que la somme devait se répartir de la façon suivante : 95 350,88 francs de maçonnerie, 8 482,06 francs de maçonnerie, 21 520,40 francs de couverture, 7 470,40 francs de plomberie, 1 621,95 francs de plomberie intérieure, 27 124,68 francs de serrurerie, 30 314,25 francs de peinture, 2 616 francs de vitrerie, 8 666,62 francs de marbrerie, 5 540 francs « d'articles en argent », et enfin 63 345,60 francs pour la remise en état des mangeoires, des râteliers et du pavage des cours : Arch. nat., O² 330, dossier III, « extrait des devis qui ont été détaillés pour la grande écurie », 16 avril 1810.
40. - LIÉVAUX, Pascal. *Les écuries des châteaux français*. Paris : Monum, éditions du Patrimoine, 2005, p. 141 et 139.
41. - Râteliers de la Grande écurie de Versailles (restaurés sous l'Empire) <liens vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=7&FP=11419335&E=2K1KTSGJSFEGN&SID=2K1KTSGJSFEGN&New=T&Pic=4&SubE=2C6NU0S46CX8>> [Consulté le 29 janvier 2012].
42. - On retrouve ces stalles dans plusieurs peintures de Géricault, notamment : GÉRICAUT, Théodore. *Cheval dans une écurie*, huile sur toile, 50 cm sur 61 cm, Paris, musée du Louvre, [1813-1824]. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=175&FP=12051181&E=2K1KTSGJ9CXA7&SID=2K1KTSGJ9CXA7&New=T&Pic=4&SubE=2C6NU0VFX6KG>> [Consulté le 29 janvier 2012].
43. - Arch. nat., O² 330, dossier 3, « Grandes écuries », plan d'une écurie pour les gouverneurs des pages aux Grandes écuries, lavis gris et rose, encre, 32 cm sur 20,2 cm [1810].
44. - Arch. nat., O² 330, dossier 3, rapport de Trepsat à Costaz, Intendant des bâtiments de la Couronne, Versailles, 6 juin 1810.
45. - Voir les correspondances conservées en Arch. nat., O² 330, dossier 3.
46. - VALLAT, François. « Anglaiser ou niqueter des chevaux : quand l'esthétique s'impose à la chirurgie ». Dans *Bulletin de la Société d'histoire de la Médecine et des Sciences vétérinaires*, n° 9, 2009, p. 17-33.
47. - Arch. nat., O² 519, dossier 10, lettre du comte de Fouler à Daru, Intendant général de la Couronne, Paris, 6 juin 1811.
48. - BLOMAC, Nicole de. « Équitation de cour, équitation de guerre ». Dans ROCHE, Daniel [dir.]. *Les écuries royales (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, Établissement public du musée et du domaine national de Versailles, 1998, p. 203.
49. - *Règlement concernant le service intérieur, la police et la discipline des troupes à cheval, 24 juin 1792*. Paris : Imprimerie royale, 1792, 1 vol. In-12.
50. - Arch. nat., O² 76, fol. 7v., lettre de Caulaincourt à Vigogne, Lyon, 12 avril 1805 [22 germinal an XIII].
51. - BRUN, Jean-François. « Le cheval dans la Grande Armée ». Dans *Revue historique des armées*, n° 249, 2007, p. 4.
52. - Arch. nat., O² 76, fol. 20, ordre n° 113, Ausbourg, 18 octobre 1805 [26 vendémiaire an XIV].
53. - Ces problèmes budgétaires ont notamment été détaillés dans : BRANDA, Pierre. *Napoléon et ses hommes*. Paris : Fayard, p. 216 à 218. Voir également les budgets annuels conservés aux Archives nationales, O² 86 et 87, ainsi que la correspondance adressée en 1809 au duc de Rovigo, Grand écuyer par intérim, en O² 66.
54. - On en a eu une bonne idée avec une paire de vases passée récemment en vente, sur laquelle on voyait Napoléon et Marie-Louise en calèche devant le château de Saint-Cloud. ROBERT, Jean-François. Paire de vases Médicis deuxième grandeur, porcelaine dure de Sèvres peinte, 66 cm sur 26 cm, vente Sotheby's du 26 octobre 2011, collection Fabius frères, lot 178.

55. - Arch. nat., O² 200, pièce 3, « extrait du règlement concernant l'organisation et l'administration du palais impérial arrêté à Saint-Cloud le 28 messidor an XII », envoyé à Caulaincourt, Grand écuyer, par Fleurieu, Intendant général de la Couronne, Paris, 3 août 1804 [15 thermidor an XII].
56. - Pour toutes ces références : Arch. nat., O² 76, fol. 3 à 81v.
57. - Arch. nat., O² 76, fol. 15, ordre n° 83, Pont-de-Briques, 8 août 1805 [20 thermidor an XIII].
58. - Arch. nat., O² 76, fol. 27v ordre n° 153, Paris, 28 avril 1806.
59. - Arch. nat., O² 76, fol. 16v., ordre n° 94, Pont-de-Briques, 30 août 1805 [12 fructidor an XIII] : « le nommé Perrotin, postillon, sera chassé pour avoir mis sa livrée en gage ; ses effets seront retirés et on prévendra M. le préfet de Police de l'abus de confiance[...] ».
60. - Arch. nat., O² 76, fol. 50v., ordre n° 283, Paris, Varsovie, 1^{er} janvier 1807.
61. - Paris, bibliothèque Thiers, fonds Masson, carton 202, pièce 203, règlement pour le service des pages (minute, s. d.).
62. - Arch. nat., AB^{XIX} 5230 : « Livre de poche de Pierre Guénebault, trésorier du service des équipages de S. M. l'Empereur et Roi ».
63. - CHEBROU DE LESPINATS, Olivier. *Hommes de chevaux sous le Premier Empire*. Annecy : All Squares Editions, 2009, p. 51 à 53.
64. - Arch. nat., O² 76, fol. 21r., ordre n° 119, Brunn, 9 décembre 1805 [18 frimaire an XIV].
65. - Par exemple : Arch. nat., O² 89, fol. 48v., « gratifications aux hommes qui ont été détachés avec les étalons dans les dépts. de l'Orne et du Calvados pendant le mois d'avril ».
66. - Par exemple : Arch. nat., O² 66, fol. 4 v., lettre au brigadier Baugillon, au haras de Falaise (Orne), Paris, 7 juillet 1809 : « Vous partirez, Monsieur, pour vous rendre à Saint-Cloud aussitôt que la monte sera terminée et que vos étalons seront assez reposés[...]. Vous laisserez le *Cique* aux haras du Pin et le *Cartaginois* chez M. Hervey de Canisy [à Vassy, dans le Calvados], et vous en prendrez un reçu ».
67. - Arch. nat., O² 76, fol. 24r.-v., ordre n° 131, Paris, 6 mars 1806.
68. - Arch. nat., O² 66, fol. 9, lettre au comte Estève, Trésorier de la Couronne, Paris, 10 août 1809. L'affaire est développée dans BRANDA, Pierre. *Napoléon et ses hommes*. Paris : Fayard, 2011, p. 226.
69. - SWEBACH, Jacques-François-Joseph. *Le Fayoum*, assiette en porcelaine peinte de Sèvres, Fontainebleau, musée du château de Fontainebleau, n° d'inv. F1994.2(1), vers 1808. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=51&FP=11400588&E=2K1KTSGJSVMF6&SID=2K1KTSGJSVMF6&New=T&Pic=29&SubE=2C6NU0NSXBFG>> [Consulté le 29 janvier 2012].
70. - MARTINET, Pierre. *L'Aboukir, cheval de Napoléon I^{er}*. Rueil-Malmaison, musée de Malmaison et Bois-Préau. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=41&FP=11402491&E=2K1KTSGJSVDOJ&SID=2K1KTSGJSVDOJ&New=T&Pic=27&SubE=2C6NU0HUUEE5>> [Consulté le 29 janvier 2012].
71. - Ces deux descriptions ont été prises dans l'ouvrage de Philippe Osché, qui a identifié et retracé la biographie des chevaux montés par Napoléon et décrits dans les registres du Grand écuyer. Voir : OSCHÉ, Philippe. *Les chevaux de Napoléon*. Aoste : imprimerie Valdôtaine, 2002.
72. - On s'est servi pour les lignes précédentes de l'ouvrage suivant : LOUBAT, François-Philippe, baron de Bohan. *Principes pour monter et dresser les chevaux de guerre*. Paris : Ancelin et Pochard, 1821, p. 104 à 137.
73. - WAIRY, Louis-Constant. *Mémoires de Constant, premier valet de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour*. Paris : Ladvocat, 1830, t. 2, p. 81.
74. - Arch. nat., O² 76, fol. 10, transcription d'un ordre donné le 11 juin 1805 [22 prairial an XIII] à Breschia.
75. - PELLAT, Jean-Christophe. « Gaspard de Saunier, élève des maîtres du manège de Versailles ». Dans ROCHE, Daniel [dir.]. *Les écuries royales (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Association

pour l'Académie d'art équestre de Versailles, Versailles : Établissement public du musée et du domaine national de Versailles, 1998, p. 182.

76. - Les chevaux de Napoléon étaient aussi dressés à suivre les officiers d'ordonnance qui précédaient Napoléon, ce qui permettait au grand homme de réfléchir sans s'occuper de la direction ou d'ajuster ses rênes. SAINT-HILAIRE, Émile-Marco. *Mémoires et révélations d'un page de la cour impériale, 1803-1815*. Paris : Boulé, 1848, p. 83.

77. - WAIRY, Louis-Constant. *Mémoires de Constant, premier valet de l'empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour*. Paris : Ladvocat, 1830, t. 4, p. 220 : « l'Empereur voulut que Sa Majesté l'Impératrice apprît à monter à cheval. Elle alla au manège de Saint-Cloud ; plusieurs personnes de la maison étaient dans la tribune pour la voir prendre sa première leçon. J'étais de ce nombre, et je vis la tendre sollicitude que l'Empereur témoignait pour sa jeune épouse. Elle était montée sur un cheval doux et fort bien dressé ; l'Empereur ne quittait pas sa main et marchait à côté d'elle, pendant que M. Jardin père tenait la bride du cheval. Au premier pas que fit sa monture, l'Impératrice se mit à crier de frayeur ; et l'Empereur lui disait : « Allons ! Louise, sois brave ; que peux-tu craindre ? ne suis-je pas là ? » La leçon se passa en encouragements d'une part et en frayeur de l'autre. Le lendemain, l'Empereur donna ordre de faire sortir les personnes qui étaient dans les tribunes, parce que cela intimidait l'Impératrice. Elle ne tarda pas toutefois à s'aguerrir, et finit par être fort bonne cavalière » ; Jardin reçut 1 200 napoléons de gratifications pour avoir appris à Marie-Louise à monter en amazone en 1810 ; SAVANT, Jean. « Les fonds secrets de Napoléon (les Comptes de la Petite Caisse), d'après les archives de l'Institut (Bibliothèque Thiers - Fonds Frédéric Masson) ». Dans *Toute l'histoire de Napoléon*. Paris : Académie Napoléon, 1952, n° 9 et 10, p. 170.

78. - BRANDA, Pierre. *Napoléon et ses hommes*. Paris : Fayard, 2011, p. 224. Voir les ordres de Caulaincourt en O² 76.

79. - Arch. nat., O² 76, fol. 37, ordre n° 219, Rambouillet, 19 août 1806.

80. - Arch. nat., O² 76, fol. 31, ordre n° 172, Paris, 31 mai 1806 : « Toutes les demi-payes de la selle et de l'attelage, ainsi que les élèves iront tous les jours à la leçon de natation depuis 9 heures du matin jusqu'à 10. M. Auguste Jardin est chargé du commandement de cette classe et de veiller à ce que personne n'y manque ».

81. - Arch. nat., O² 76, fol. 47r.-v., ordre n° 268, 19 novembre 1806.

82. - Arch. nat., O² 76, fol. 31, ordre n° 172, Paris, 31 mai 1806 : « le nommé Jules Fretin sera mis à l'amende pendant tous le mois de juin pour son insouciance à la classe d'écriture et de calcul ».

83. - AURE, Antoine d'. *Cours d'équitation*. Saumur : Niverlet, 1852, p. 285.

84. - ROCHE, Daniel. *La gloire et la puissance, histoire de la culture équestre, XVI^e-XIX^e*. Paris : Fayard, 2011, p. 276.

85. - LAS CASES, Emmanuel de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : E. Bourdin, vol. 1, p. 372.

86. - Arch. nat., O² 76, fol. 85, ordre n° 421, Fontainebleau, 10 octobre 1807.

87. - SAINT-HILAIRE, Émile-Marco de. *Souvenirs d'un page de la Cour impériale*. Paris : Boulé, 1847, p. 10-11. On peut également se référer aux dépenses pour le service des pages dans le registre des dépenses du service conservé sous la cote Arch. nat., O² 69.

88. - On ne retrouve qu'une trace dans les registres d'achat de quelques selles anglaises destinées probablement à des exercices de mise en selle.

89. - On peut avoir une idée de l'apparence de ces leçons d'équitation grâce à un tableau provenant des collections de l'Impératrice Joséphine : DUCLAUX, Jean-Antoine. *Un intérieur de manège*, huile sur toile, 34,5 cm x 54,5 cm, Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, Inv. n° M.M.2010.3.1, vers 1812. <lien vers : <http://photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=4&FP=4687031&E=2K1KTSGDIUGL5&SID=2K1KTSGDIUGL5&New=T&Pic=3&SubE=2C6NU0Q6486J>> [Consulté le 13 juillet 2012].

90. - Arch. nat., O² 66, fol. 1 r.-v., lettre à Savary, duc de Rovigo, Grand écuyer par intérim, Paris, 29 juin 1809.
91. - Arch. nat., O² 86, dossier « 1812 », pièce 124, mémoire de paiement de Lhuillier, libraire des pages, 21 mai 1812.
92. - Arch. nat., O² 76, fol. 31, ordre n° 172, Paris, 31 mai 1806.
93. - VERNET, Horace. *La bataille de Wagram*, huile sur toile, 465 cm sur 543 cm, Versailles, musée des châteaux de Versailles et de Trianon, n° d'inv. MV 27776, 1835. cote cliché 85-000888. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=64&FP=11420288&E=2K1KTSGJSA3CH&SID=2K1KTSGJSA3CH&New=T&Pic=20&SubE=2C6NU0H4DR5X>> [Consulté le 29 janvier 2012].
94. - GROS, Antoine-Jean. *Entrevue de Napoléon I^{er} et de François II après la bataille d'Austerlitz, 4 décembre 1805*, huile sur toile, 380 cm sur 532 cm, Versailles, musée des châteaux de Versailles et de Trianon, n° d'inv. MV 1551, 1812. <lien vers : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=43&FP=11420363&E=2K1KTSGJSAMZ6&SID=2K1KTSGJSAMZ6&New=T&Pic=29&SubE=2C6NU0H9006R>> [Consulté le 29 janvier 2012].
95. - MASSON, Frédéric. *Cavaliers de Napoléon*. Paris : Paul Ollendorff, 1896, p. 75.
96. - Décompte entrepris à partir des copies de décrets conservées en O² 85.
97. - *Journal des haras, chasses et courses de chevaux...*, t. XLVI, janvier 1849, p. 37.
98. - CAPEFIGUE, Jean-Baptiste Honoré Raymond. *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons*. Paris : Dufey et Vézard, 1832, t. 4, p. 237.
99. - AURE, Antoine d'. *Cours d'équitation*. Saumur : Niverlet, 1852, p. 286.
100. - AUBERT, P.-A. *Traité raisonné d'équitation d'après les principes de l'École française*. Paris : Anselin, 1836, p. 11, 113, 164, 179, 247.

RÉSUMÉS

Plusieurs études récentes ont évoqué les écuries de Napoléon I^{er}, mais celles-ci se situent à l'écart des nombreux travaux portant sur l'histoire équestre du XVII^e au XIX^e siècle. L'Empire n'est évoqué que sous l'angle de la cavalerie militaire. Pourtant, c'est une période intéressante dans l'histoire de la pratique de l'équitation car elle intègre deux mouvements, à première vue contradictoires, mais en réalité complémentaires : le rejet des mutations de la fin de l'Ancien Régime où les harnachements et la monte à l'anglaise semblaient se répandre dans de nombreuses écuries aristocratiques et princières, et un repli vers la tradition royale, non pas celle de l'équitation de Cour de l'École de Versailles, mais celle de l'armée et de la Maison militaire du Roi. Les Grandes écuries de Napoléon renouèrent avec les usages des Grandes écuries sous Louis XVI, mais l'héritage royal fut infléchi dans le sens d'une militarisation. S'il faut évoquer la constitution d'écuries fastueuses pour l'Empereur, sous l'égide de Caulaincourt, c'est avant tout leur caractère martial qui se retrouve dans la manière de monter de Napoléon et de son entourage direct. L'Empire apparaît ainsi comme un moment à part, de sélection et de relecture des usages. De cette parenthèse, l'héritage majeur fut celui de la restructuration de l'administration et de l'élevage, tandis que la pratique de l'équitation subit des évolutions rapides dès la chute de l'Empire.

INDEX

Mots-clés : 1769-1821), cavaliers, cheval, équitation, équitation académique, histoire, Napoléon Ier (empereur des Français, utilisation militaire

AUTEUR

CHARLES-ÉLOI VIAL

archiviste paléographe, doctorant à l'Université Paris-IV Sorbonne, conservateur des bibliothèques charles-eloi.vial@bnf.fr